

## Un salon dont on dispose

Une fois de plus. Une fois encore. Aucune manifestation particulière. Belle chambre de chez la grand-mère. Autrement dit le salon. Par opposition à la chambre de ménage qui se trouve de l'autre côté de la cuisine. Simple dimanche après-midi où l'on ne sait pas trop que faire, le cousin et moi. D'autant plus qu'il neige. On a l'autorisation d'occuper la pièce pour jouer sur la table. Elle a trois fenêtres. Deux sur le levant, la dernière sur l'ouest. Par les deux premières on ne voit que la forge qui nous cache entièrement le village. Par la troisième on peut admirer la belle remise chez Will, paroi de bois dans laquelle furent ouvertes dans le haut deux demi œil de bœuf. C'est par là que nous pouvions passer pour nous sortir de l'endroit lors de nos parties de cache. Il n'y avait plus de fenêtres et surtout de vitres depuis longtemps.

Deux portes, l'une donne sur la cuisine, elle reste pour dire toujours ouverte, l'autre débouche sur le corridor. On ne la sert quasiment pas, d'ailleurs toujours bloquée par la tirette de la serrure. Tapisserie. Lampadaire d'époque, qui doit pouvoir se monter ou se descendre suivant l'état de la lumière ambiante.

Une armoire, ou plutôt un dressoir dans l'angle sud-ouest. Un canapé juste à côté et une armoire murale plus loin. Un divan contre la paroi de la cuisine et un fourneau, ce qui est indispensable dans un pays tel que le nôtre où il fait froid huit mois par année au moins. Et puis même parfois il est nécessaire de faire une flambée au cœur de l'été, pour couper l'humidité, pour chasser un peu de ce renfermé qui finit par s'installer.

Une seconde armoire est à droite de la porte qui donne sur le corridor. Elle est haute. Les jeux y sont parfois entreposés tout en haut. Ou tout au moins trop haut pour nous, car il faut dire que nous n'avons ici que douze ans. On monte sur l'une des chaises dont le siège est en paille. Faut donc pas percer celle-ci. On appuie en conséquence les pieds sur les bords plutôt qu'au milieu.

Y a là toutes sortes de jeux, de famille, des cartes, mais aussi des assortiments de plots. Il ne serait pas impossible que l'un ou l'autre provienne de la fabrique d'Antoine Capt, du Bas-du-Chenit, qui est le beau-frère de la grand-mère. Il a en effet épousé la sœur de celle-ci, la tante Tilly. Le couple et son fils viennent chaque année en visite, lors de la grande réunion élargie de la famille. C'est toujours le 2 janvier.

On a pris des jeux de construction. On vide tout ça sur la table. On entend le bruit que ça fait. Et l'on monte des murs, des tours, Dieu sait quoi. On utilise des colonnes, des plots tout simples, des triangles pour coiffer le tout. On place des fenêtres. Plus c'est haut plus c'est beau. L'ensemble tombe parfois dans un grand bruit sur la table. La grand-mère n'est guère contente de ce raffut. On essaie de faire moins de bruit. Le cousin est en face qui fait la même chose. Et puis on change. J'ai pris la boîte des mosaïques. Il s'agit de morceaux de bois colorés de différentes couleurs, celles-ci parfaitement lustrées, vraiment très belles. Et l'on fait des formes. On les aligne. On les emboîte. On les regarde. On admire vraiment

cette belle couleur sur ces éléments de bois de formes diverses. Y a des feuilles pour montrer les forme que l'on peu donner à ces constructions à plat. En fait, question de jeu, on n'est pas difficile. On prend ce qu'il y a. Et des jeux, au final, y en a pas des masse. On fait avec. On n'est pas des enfants très exigeants. On aime aussi la tranquillité de ces dimanches après-midi alors que l'on ne peut rien envisager dehors. Tout au moins pour l'instant. Il est possible que bientôt la grand-mère nous poussera à sortir un moment. Pas pour l'heure. Vraiment tranquilles. Presque détachés du monde. On voit par la fenêtre la neige qui tombe et s'accumule. Elle nous voile la forge. Dommage, vraiment, on ne voit rien du village. Que cette grande façade nue qui a été crépie lisse, avec toutes ses fenêtres, avec celle du bas qui n'est autre que la fenêtre de l'atelier, celle-là même où l'on voit parfois en semaine des étincelles vertes. C'est là un monde réduit. C'est notre monde à nous. La pendule est entre les deux fenêtres. Son balancier et son timbre marquent notre temps. Celui de notre enfance. Elle a un Guillaume Tell découpé sur le dessus. Elle sonne grave. Elle marque les demi-heures et les heures. Elle nous fait prendre conscience du temps qui passe dans cette douce intimité.

On entend soudain une pelle qui râcle la neige qu'il y a sur le perron. Elle tape aussi sur les escaliers pour se débarrasser de ce qui colle. La neige est donc un peu mouillée sur le dessous, beaucoup moins sur le dessus, la température ayant baissé. On verrait des lumières à bien des maisons du village si l'on se donnait la peine de sortir de la chambre et que l'on se mette sur le perron. Mais ici, enfermés, on y est bien et on y reste. On joue à des jeux de famille aussi. Vous les connaissez. Ils sont les mêmes partout, l'alma, le charret, le jeu de l'oie, le jeu des échelles, d'autres du même type. On joue à la bataille avec des cartes attribuées d'ordinaire au poker. Mais d'habitude pour ce jeu-là ce serait plutôt pendant la semaine et dans l'autre chambre. Idem pour le jeu des échelles, celui-ci imaginé par la SPES, avec de ces gaillards qui vous ébouillantent quand vous arrivez en haut et que vous manqueriez de gagner. On s'amuse bien, avec ce jeu des échelles. C'est le meilleur. C'est même un mythe. On ne l'oubliera jamais.

Mais pour moi, maintenant, y en a marre des jeux. Je veux lire. Et là, chez la grand-mère, la bibliothèque n'est pas très fournie. Néanmoins une pièce rare. Un relié du journal Tintin. Il a connu de meilleures heures quant à son état. Mais faut imaginer qu'il a passé dans toutes les mains des cousins. Les cousines, elles, ne lisent pas de bandes dessinées. C'est pas pour elles. Pour nous, uniquement.

On se souvient de ces histoires. Toutes prenantes. Toutes sérieuses au cœur de l'aventure. Sur la couverture il y a Tintin et les siens qui font fuir l'hiver. Celui-ci est un bonhomme de neige coiffé d'un chapeau melon. Il tient encore un balai dans les mains. Il n'est pas content. On le pousse dehors, aboyé par Milou, Tintin et Quick s'activant à le faire fuir, tandis que les autres jettent des fleurs un peu au hasard, en collent sur les arbres, ouvrent la cage aux oiseaux, peignent les nuages de gris alors que le ciel est grand bleu. C'est une image que l'on n'oubliera pas de sitôt. Une composition à la mode Hergé qui est bien l'une des plus belles qu'il nous aura livré. Il y a beaucoup d'espoir dans cette image. Il y a aussi notre

enfance, ou tout au moins cette belle partie quand nous avons entre dix et douze ans, ouverts désormais à plein de chose.

Y a pas qu'une couverture, y a les aventures. Tour à tour en couleur et en noir et blanc. Du Bob de Moor, du Jacques Martin avec la terrifiante Ile maudite. Voyez cette mer en furie, avec des vagues gigantesque, c'est incroyable. Et puis plus loin cette panthère qui vous saute dessus. On prend ces histoires vraiment au sérieux. Elles nous entraînent loin. Le temps n'a plus court. On est ailleurs, transformé. Il y a aussi du Lambique, c'est toujours fantaisiste et ça nous plaît. En couleur ou en noir et blanc pour le Fantôme Espagnol qui est bien la bande qui a le plus marqué notre enfance. Loufoque en même temps que guerrier. Deux adolescents pris à partie par des soldats dont le propre est de n'avoir aucune pitié. Vous comprenez, ils sont espagnols, et ceux-ci sont les ennemis du genre humain, tout au moins d'une partie notable de l'Europe qu'ils dominent. A chacun son tour, en somme.

Voici maintenant Barelli qui fait des siennes à Nusa Penida. Ce nom désigne une île du Pacifique, où il y a des palmiers. Avec ceux-là, que l'on ne verra jamais en vrai, il y a de l'exotisme. En fait, plongé dans ce relié qui se dépenaille, on est ailleurs. On oublie que le temps passe. On est surpris parce que soudain la grand-mère nous offre le thé et les biscuits. Le thé se prend dans des tasses de Chine. Je le revois encore ambrés dans ces tasses délicates qui n'ont toutefois pas subit de choc majeur, à tel point que le service restera complet jusqu'au bout de notre enfance et même ira plus loin.

Fameux relié. C'est lui, je le crois, qui m'aura le mieux introduit à la bande dessinée, un genre dont je me nourrirai toute ma vie, que je collectionnerai même avec fureur. En dernière page c'est mieux encore. Voilà Blake et Mortimer. En confrontation avec Olrik quant aux mystères insondables de la Grande Pyramide. De ce monument fantastique qui nous fait encore rêver alors que l'on ne le verra sans doute jamais. Des regrets. Des certitudes que l'on ne découvrira qu'en image certains sites parmi les plus saisissants de la planète de toute notre vie. Que l'on aura passé à côté de choses qu'il faudrait avoir vues de ses propres yeux. La vie n'est que d'un temps. Et au final ce que nous aurons connu ou au contraire ignoré, cette situation n'intéressera jamais personne. Et c'est tant mieux !

Et là c'est l'enfance. Elle se passe dans cette ambiance. On a bu le thé. On a vu la neige tomber, s'amonceler sur la route qui sépare les deux maisons et où ne passe quasiment pas de voiture. On y voit juste de temps à autre une silhouette toute noire aller contre le haut du village. On ne ferme pas les rideaux. On verra tantôt s'allumer les lampadaires tandis qu'il sera presque l'heure de rentrer. La pendule nous le rappellera. Pour le moment, il n'est pas encore tout à fait temps. Juste quelques minutes de plus. Alors qu'on entend du bruit dans le corridor. A nouveau ce sont le grand-père et l'oncle qui vont gouverner. On a perçu pour la centième fois, si ce n'est plus, le bruit de la porte métallique séparant le corridor de la grange, qui est aussi la fourragère, claquer contre l'encadrement. Elle vibre. Elle a son bruit propre. Là-bas est un autre monde, celui des bêtes, celui de la

campagne, celui des odeurs du cheval et des vaches qui sont plus loin, celui du fumier qu'il faudra sortir à la brouette à l'arrière de la maison. Quand on va à la grange, on regarde contre en haut où il y a un plafond de bois, mais aussi le bas de la tête qui est entamée dans une sorte de puits par lequel on descend le foin. La tâche durera néanmoins tout l'hiver, Nous en sommes au cœur. Et si l'on va à l'arrière de la maison, l'on verra la trace de la roue de la brouette dans la neige devenue de couleur brune. La trace vous amène automatiquement au tas.

Voilà, on a rangé les jeux dans l'armoire, le dimanche s'est fait sans à coup, il est pour moi l'heure de rentrer. Je ne le fais jamais sans un rien de nostalgie. J'ai quitté mon cousin, j'ai quitté nos jeux, j'ai quitté chez la grand-mère.

Mais je le sais, demain déjà je pourrai revenir.



Le salon chez la grand-mère vers 1980. Quelques petits changements. La vue reste la même.